



**HERVÉ  
PRUDON**

**La  
langue  
chienne**

**SÉRIE NOIRE**  
Extrait de la publication  
**Gallimard**

COLLECTION SÉRIE NOIRE  
Créée par Marcel Duhamel



HERVÉ PRUDON

*La langue chienne*

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 2008.

*À Charlie*



« *Wogs begin at Calais* » (disent les Anglais)

*wogs* : métèques, basanés, barbares

*begin* : commencent

*at* : à

*Calais* : port français

« *La langue bute toujours sur la dent qui a mal* »  
(proverbe chinois).





## *Prologue*

« OKLAHOMA, 20 janvier 1914  
Trois forçats se procurent des revolvers  
Ils tuent leurs geôliers et s'emparent des clés de la prison  
Ils se précipitent hors de leurs cellules et tuent quatre gardiens dans la cour  
Puis ils s'emparent de la jeune sténo-dactylographe de la prison  
Et montent dans une voiture qui les attendait à la porte  
Ils partent à toute vitesse  
Pendant que les gardiens déchargent leurs revolvers dans la direction des fugitifs  
Quelques gardiens sautent à cheval et se lancent à la poursuite des forçats  
Des deux côtés des coups de feu sont échangés  
La jeune fille est blessée d'un coup de feu tiré par un des gardiens  
Une balle frappe à mort le cheval qui emportait la voiture  
Les gardiens peuvent approcher  
Ils trouvent les forçats morts le corps criblé de balles  
Mr. Thomas, ancien membre du Congrès qui visitait la prison  
Félicite la jeune fille »

Gina demandait sur quelle chaîne, mon bébé ?

Nous avions notre ancien canapé, qui nous a fait plusieurs télés mais nous niquait le dos.

Je lui disais : la grande chaîne de la vie, Gina, l'éternelle poésie...

« C'est un poème que Blaise Cendrars a copié sur une dépêche parue dans *Paris-Midi*.

— T'écris trop bien, mon bébé. Va pas faire comme ce Blaise, t'as pas à recopier dans les journaux. Écris un vrai livre, écris un livre à ta Gina. »

Je n'avais pas de bureau.

« Il y a trop de choses en toi, Gina. Je ne voudrais pas te réduire. Pour faire un livre de toi, il me faudrait des milliers de mots.

— Si c'est des mots que je comprends pas, Tintin, comment veux-tu que ça parle de moi ?

— Mais si je tiens ma langue comme un chien en laisse, comment parler de toi qui es comme une bête qui se roule dans l'herbe, le linge qui s'envole, les jours qui tournent en ratatouille, la femme et la pluie quand elles mouillent...

— T'es juste trop mignon, mon poète. Mais t'en va pas causer du linge ou de la femme à la télé le jour où on t'y invitera. Je veux pas qu'on se moque encore de toi et encore plus de moi.

— Pourquoi se moquerait-on de nous, Gina ? »

Gina connaissait son monde. « Quand une parole est lâchée, même quatre chevaux seraient en peine pour la rattraper », dit le proverbe chinois.

« Mais parce que t'es trop con, mon bébé, quand tu t'y mets. »

Je m'y suis mis, et ne m'en suis jamais remis.

C'était une chose, que de trousseur un compliment dans la plus stricte intimité, et c'en aurait été une autre que de présenter officiellement Gina aux dames du Femina ou de la coucher par écrit.

C'était il y a dix ans.

George Clooney était encore un pédiatre urgentiste qui draguait l'infirmière de base près de la machine à café de l'hôpital de Chicago, et nous aussi, on vivait bien à l'époque, du chômage, dans la banlieue de Calais, rue Saint-Jean-Foutre, dans une périphérie dépareillée d'immeubles courts et plats et de vieilles maisons de briques à même la rue, avec chacune sur leur derrière une petite cour basse où séchait le linge entre deux averses et trois râdeaux et pelles pour jardiner loin des tracasseries sociales. On n'avait, pour se lancer dans la vie, qu'un faux deux-pièces sans ascenseur ni ascension, et pour voisins directs un couple de colombophiles dont les pigeons refusaient de voyager. La vie était d'une platitude inénarrable.

« Tu me feras voir ton livre, mon bébé.

— Mais tu ne lis pas, Gina, Dieu te garde. L'homme est perfectible.

— Si ça parle de moi je suis capable de t'étonner, mon chou, je suis pas moins qu'une autre. »

« Modeste vendeuse de lingerie fine, Rose Tyler voit débarquer dans sa vie un mystérieux extraterrestre. Sur TF1. »

Nous faisons bel et bien partie de la classe moyenne. Nous n'étions pas pauvres, et encore moins riches.

J'aimais Gina.

« Moi aussi je t'aimais, mon bébé. »

Nous ne pensions à rien. Nous étions des gens ordinaires, mais pas Gina. Ma mère disait qu'elle était très ordinaire. Trésor-dinaire. J'avais des oreilles magiques.

Gina n'était pas devenue femme, comme Simone de Beauvoir, elle était née comme ça, femelle ou féminine. Elle n'avait pas de grâce, ni de charme. Elle était un mélange de présence et d'absence.

Elle était une femme sans rien faire pour faire femme. Acquisée spontanément à une philosophie du sans-rien-faire et du laisser-aller.

Il y avait en elle quelque chose d'élastique et de protozoaire, de viscéral, d'organique et d'imprévisible.

Déstructurée, invertébrée, nonchalante et relâchée d'un bout à l'autre de l'échine, avec audace. Alors chaudasse, forcément chaudasse, disait la rumeur locale. Disons facile, pour rimer avec imbéciles.

J'étais son greffon. Certains jours un rejet. Son rejeton. Son bébé.

On me traitait volontiers de résidu de fausse couche de putain, mais c'était à cause de mon physique inabouti ou de la viscosité spongiforme de ma conversation, pas de mes origines parisiennes ni du mystère conjugal qu'a toujours été notre couple aux yeux des gens.

Gina laissait dire. Elle mettait beaucoup de grâce à hausser les épaules, à tirer la langue ou à vous dire d'aller vous faire enculer.

Puis soudain elle tournait la tête, et lançait autour d'elle un regard sublime égaré, vacillé, un regard ailleurs, de tueuse d'enfant.

La télé était là pour recadrer son regard.

Gina disait : « Ça traite de quoi, ton livre ? » sans se soucier de la réponse qui parlait d'elle. Pour elle j'étais une sorte de peintre abstrait, un peintre du chômage, comme on dit peintre du dimanche.

« Pendant ce temps-là, tu fais rien de mal, mon bébé », disait Gina.

Le peintre du dimanche ne dépeint pas plus un dimanche qu'un lundi, il s'abstrait dans le paysage, il improvise des ciels bibliques, pénètre des empires intérieurs, sublime son blues, oublie ses redressements fiscaux, son cœur gambade, son œil s'irise comme un vitrail et il est le seigneur du jour du Seigneur, le dominant dominical, le signataire d'accords bilatéraux entre l'Éternel et le Français moyen, sa vie honteuse fait rougir l'horizon... *Il n'y a plus en lui substance d'homme...* Il n'y a pas plus abstrait qu'un peintre du dimanche, finalement.

Pas plus aimant qu'un amateur.

Et pas plus méritant qu'un chômeur qui s'échine à rester propre sur lui dans sa tête en s'adonnant à la dévotion conjugale sur un coin de table.

« Tu sais, Gina, c'est beaucoup de travail, beaucoup d'amour. »

Sur un coin de table avec une fille comme Gina, un autre amoureux que moi aurait trouvé un tas de choses plus intéressantes à inventer qu'écrire pour la distraire du quotidien blafard.

« Je t'entends pas, mon bébé, y a la machine qui tourne, gueulait Gina dans la cuisine.

— Beaucoup d'amour, gueulais-je.

— J'ai pas le temps maintenant, mon bébé. Tais-toi le chien.

— Tu es ma sainte, ma divine déesse, Gina, et je suis ton petit prophète, je suis plein d'une bonne parole.

— Sois chou, mon chou, garde-moi la surprise. Viens le chien, on sort faire la crotte. »

Mutine, elle s'en allait.

Prendre l'air, un peu de bon temps.

Ça m'a pris du temps d'écrire à Gina. Mauvais temps, mauvaise graisse. J'avais laissé tomber l'affaire. Je n'ai jamais pensé à lui nuire. Écrire sur elle, c'est porter plainte mais pour elle, contre moi, contre X.

Au début je mettais un point d'honneur à écrire, un point crucial, des points partout, trop de points, trop d'honneur que je me faisais là. Trop d'interruptions. Au début je ne voyais pas la fin.

« Comédie fantastique française de et avec Jean-Marie Bigard : deux âmes inséparables au paradis sont par mégarde envoyées simultanément sur terre. Sur M6. »

Je me serais fait tuer pour elle, ou par elle.

Va pour Bigard.

# PREMIÈRE PARTIE





Les barbares commencent à Calais, disent les Anglais.

Entre Outreau et Sangatte, la vie n'est pas sale, même si, dans une eau plus bleu marron que bleu marine, l'Europe continentale finit là brutalement, au pied de la falaise.

Mais les sternes de mer, les moutons en dentelle sur les picots des vagues, les chevaux dans les champs salés de pluies, soulés de vent, ils ne mentent pas. Ils ne pensent pas, ils tiennent, savent se tenir. Ils ne sauraient ailleurs être mieux. Les albatros, leurs ailes de géant les obligent à voler ! Et les mouettes ne chantent pas, ne gémissent pas, elles rient ! Pleines de vie en plein vent. Elles n'ont pas semé le vent, mais elles s'assoient dessus. Dessous les hommes récoltent, dégustent, collectivement, peuple de sacrifice !

Naître ici c'est entrer en résistance. Tout le pays fait face, jolie façade maritime, et bonne figure. La vie s'annonce pimpante, fleurie, dame pompette, les dimanches défilent comme des majorettes. Les cerfs-volants nerveux aux fils desquels se pendent les enfants froufroutent au ciel fou balayé de rafales ! Jupons volent tremblotés comme des branlettes d'éventails dans les mains des filles ; les garçons se la pètent.

« C'est tous des cons », disait Gina, qui les embrassait tous.

Car encore les ducasses où se tamponne la jeunesse locale dans les auto-scooters et les dimanches ivres se gobent comme des moules à la bière, pour arriver à croire qu'on se plaît, du bout des lèvres et des grandes dents crélines. Dans l'urgence du prurit et l'ignorance de toute hygiène contraceptive, les filles se retrouvent grosses d'une marmaille à tétine, une progéniture de géniteurs précoces. Des pères maigres aux yeux floutés d'une candeur victime font faire l'avion à des bébés gras aux cris de porcelets. Beaucoup de meurtres d'enfants mais beaucoup de naissances aussi, plein de familles nombreuses à nourrir de torgnoles et de frites. Une enfance à torcher, des bébés à changer, une jeunesse à rincer.

« Nous n'aurons pas d'enfants », disait Gina.

Elle était d'ici, mais de qui ?

Elle n'a jamais voulu le dire. Un homme parti. Un père qu'on n'appelle pas papa. Un homme du Nord qui bouffe, boit, rote, s'en va pisser dans l'allégresse, ne revient pas.

Vient un autre homme qui brasse la bière, sort des toilettes des dames, se chauffe comme un poilu dans la tranchée, avant d'affronter la mitraille des pluies. Un homme bourré dans les bastingues, dans les balloches, dans les bagnoles. Beau parleur puis beau-père.

Les yeux trop bleus, les joues trop roses, le cou trop large et les cheveux trop blonds, plus grand con que petit malin.

« Plus bête que méchant », dit Gina.

Un homme qui aime le soleil quand il est froid, la famille quand elle est nombreuse, l'assiette quand elle est bien remplie.

Un homme qui n'a pas connu l'amitié et parle avec la nostalgie de l'âme de la vie ouvrière, bolchévika, dolce vita, raspoutitsa — d'un Nord chaud comme des marrons chauds et du dégel des sentiments.

« Toi tu n'es pas d'ici », disait Gina.

C'était ma qualité bizarre. Cela a toujours fait rire dans les corons que je préférasse l'enfer du Nord à Surfers Paradise et Adamo à Jennifer Lopez.

« On se demande d'où tu sors », disait Gina.

Je me suis beaucoup ridiculisé avec elle, quand j'ai commencé à fréquenter le Nord-Pas-de-Calais. Je peux même dire que le ridicule a été la base de notre relation. *Faut-il qu'il m'en souviennne ?*

J'avais cette culture du ridicule comme d'autres ont la culture du résultat.

Je n'étais pas d'ici et j'avais sur moi un tas de devises étrangères qu'il fallait que j'écoule, des monnaies dévaluées, des vérités obsolètes, des poésies surannées, des pièces en chocolat d'ailleurs.

Gina me regardait sans y toucher. Les autres la touchaient en m'écoutant. Ces autres, frappés d'indigestion, me dégueulaient dessus au propre comme au figuré.

« Aussi bêtes que méchants. »

Je n'avais pas de mal à faire le con et faire le con ne me faisait pas mal.

C'était mon père, le général en chef de la classe moyenne, qui m'avait transmis la culture de la déchéance. Pas besoin d'être né riche pour ça. Où qu'on soit dans l'échelle sociale, on peut toujours tomber plus bas. Le trente-sixième dessous n'est qu'un palier de décompression.

*Ce volume a été composé  
par Nord Compo  
Achévé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 20 septembre 2008  
Dépôt légal : septembre 2008  
Numéro d'imprimeur :*

ISBN : 978-2-07-012102-1 / Imprimé en France.

158457



# La langue chienne

## Hervé Prudon

Cette édition électronique du livre *La langue chienne*  
de *Hervé Prudon*

a été réalisée le 16/01/2009 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer le  
20 septembre 2008

(ISBN : 9782070121021)

Code Sodis : N02288 - ISBN : 9782072022883